

J'AI TESTÉ
POUR
VOUS :

la perma culture globale!

Par

Mathilde Ramadier

Photographie

Bernard Hermant

Inspirée par le fonctionnement coopératif de la nature, la permaculture déborde de l'enjeu agricole : elle s'applique également aux affaires humaines, qu'il s'agisse de la quête de soi ou du fonctionnement d'une entreprise. Notre reporter est donc partie en stage dans une « oasis » pour s'initier à la « permaculture sociale ». Rapport d'étonnement.





© Svetikid

S

amedi matin, 9 heures. Je suis en retard. Le soleil est déjà haut sur les montagnes de la vallée de la Drôme. Je descends le sentier un peu vite. À quelques mètres, un bois, des tentes, deux ânes et partout le chant des merles.

Je suis à l'Oasis de Serendip, une ancienne ferme posée sur ses 11,5 hectares de terres et de bois. Ici, Samuel et Jessica Bonvoisin, ingénieurs agronomes de formation et parents de quatre enfants, pratiquent la permaculture et l'enseignent. Mais l'Oasis de Serendip n'est pas une ferme comme les autres. C'est ce qu'on appelle un « tiers-lieu », c'est-à-dire un lieu qui accueille du public, mais surtout un lieu qui affiche le projet d'un collectif. Un projet qui peut paraître démesuré pour un si petit bout de terre : transformer l'agriculture, inventer d'autres manières d'apprendre, changer notre regard sur nous-mêmes et sur le monde... Rien que ça ! Le week-end commence, je suis là pour un stage de permaculture humaine et sociale. À ce stade, je n'en sais pas tellement plus.

On m'a dit de porter des vêtements dans lesquels je me sentirais à l'aise et de prendre un carnet de notes. Quand je pousse la porte du bâtiment principal, une immense ferme du XVIII^e siècle, le groupe m'accueille dans des effluves de thé aux épices. Ils sont 15, déjà assis en cercle. Au centre, ouverte, une valise en cuir. « Et toi, qu'est-ce que tu as apporté ? » Je comprends que je vais devoir composer avec la métaphore poétique. Après m'être excusée de mon retard, je réponds : « Je n'ai que mes deux mains et beaucoup de curiosité. »

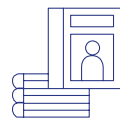
Chacun se présente. Il y a les Parisiennes stressées, Constance, qui ne trouve plus de sens à son travail, Anne, lassée de son

job en startup, et Claire, une travailleuse sociale qui veut « se reconnecter à elle-même ». Certains ne savent pas forcément expliquer le pourquoi de leur présence, comme Jean-Baptiste, ingénieur, tandis que d'autres se soupçonnent déjà une vocation : Yann, philosophe, veut lui aussi créer un tiers-lieu avec ses parents, Max, jeune apprenti charpentier, constate en riant que c'est pas sa faute, « la permaculture vient toujours à lui ». Samuel Bonvoisin, cofondateur de L'Oasis, animera le stage. Stéphanie, ancienne de l'éducation nationale, portera la casquette de facilitatrice. L'animateur transmet le savoir, tandis que le facilitateur veille à la cohésion du groupe. Première leçon de permaculture humaine : on clarifie bien les rôles et on s'assure d'avoir toujours un pied dans la science, les techniques, et l'autre dans le *care*, le soin qu'on apporte à toutes choses. L'un ne va pas sans l'autre.

LEXIQUE

Permaculture

Le mot vient de l'expression anglaise « *permanent agriculture* » et sous-entend des méthodes culturelles permettant aux terres de maintenir leur fertilité naturelle. La permaculture a été théorisée dans les années 1970 par les Australiens Bill Mollison (biologiste) et David Holmgren (essayiste) dans leur livre *Permaculture One* paru en 1978.



Permaculture humaine

Conception de systèmes humains résilients et durables, fertiles et abondants.

Sérendipité

Art de faire par hasard une découverte inattendue et d'en saisir l'utilité.

Feutre à la main, face au tableau blanc, Samuel passe en revue les fondamentaux de la permaculture. On révise nos cours de biologie cellulaire : mitochondries, autopoïèse, archées... et on se familiarise avec de nouvelles notions. La démarche du permaculteur est de s'intéresser davantage aux liens entre les choses qu'aux seuls éléments qui les distinguent. On travaille *avec* le non-humain et non pas contre lui. On tâche de comprendre les dynamiques à l'œuvre, plutôt que de chercher à les contraindre.

Gérer l'énergie au sein de groupes humains revient au même. Loin des mécanismes de contraintes et de contrôle, on soutient et on aménage les processus de coopération et d'entraide. On se lave aussi de certaines représentations : oui, la nature propose beaucoup d'autres principes que la seule « loi de la jungle ».

e

n permaculture, chaque élément du système est pensé au regard d'un emplacement relatif. On place chaque élément là plutôt qu'ailleurs en considérant les autres éléments qui l'entourent. C'est essentiel pour

créer une symbiose, c'est-à-dire une association durable et réciproquement profitable entre plusieurs organismes vivants. Le concept est abscons ? Non. Il s'agit même d'un truc qu'on pratique tout le temps et depuis toujours. Dès que deux personnes interagissent, il y a création de « lisière » : un espace d'échanges, exactement comme ceux qui existent entre une prairie et une forêt. On cherche à multiplier les surfaces d'échanges pour apporter de la diversité et de la richesse. Traduction chez les plantes : on crée plus de haies en bordure de champ, avec des courbes et non des lignes droites, car le mouvement de la nature, c'est d'aller vers toujours plus de complexité. Traduction chez les humains : on crée des espaces de rencontres et de partage, on veille à instaurer des temps de parole équilibrés dans les groupes... On pense aussi la « succession » dans la durée : de même que la ronce prépare le sol pour le frêne, qui lui participe à la transformation de la prairie en forêt au fil des ans, on se demande qui, au sein d'une organisation, intervient au début ou en fin de projet, qui est un bon gestionnaire ou un bon « fossoyeur » de projet...

Après deux heures de théorie, Stéphanie estime qu'il est temps de faire une pause. Imaginons qu'on est une plante, propose-t-elle. Nous avons donc besoin de soleil, mais aussi d'ombre. Sans dire qui, chacun d'entre nous doit choisir deux personnes : l'une doit être notre « soleil », l'autre, notre « nuage ». Nous devons nous déplacer dans l'espace jusqu'à ce que notre nuage soit placé entre nous et notre soleil. Facile ? Pas tant que ça... À peine la consigne donnée, voilà que le groupe se met à courir dans tous les sens, on se percute, on chahute, on rit, mais on commence à croire que le problème, quand on est si nombreux, est insoluble. Pourtant, après cinq minutes de pagaille totale, le miracle se produit : nous finissons par nous stabiliser, par former une ligne parfaitement droite, sans même l'avoir pensé. Samuel

salue notre travail : « Cet exercice ne trouve sa résolution qu'en ligne droite ». La preuve que notre place dans le monde est relative mais que chacun peut trouver la sienne, même dans un système complexe.

Et nous voilà repartis pour la théorie. Qui dit système vivant dit énergie : il est crucial de trouver des moyens de la générer, de la stocker, d'en limiter la perte. Il faut donc une membrane pour la contenir, exactement comme le fait une cellule. À notre échelle, quand on s'engage dans un projet mais qu'on ne sait pas jusqu'où l'on doit s'investir, on perd son énergie, on finit par abandonner. Il faut donc protéger les groupes humains en leur offrant une « membrane », une limite, un sentiment de sécurité et de justice.

Nous sommes des systèmes complexes emboîtés dans d'autres systèmes complexes, comme des poupées russes. « Cela pose la question de la place qu'occupe un individu, bien sûr », souligne Samuel. Mais peut-on affirmer que nous sommes des individus alors que des milliards de bactéries travaillent à l'intérieur de nous pour nous maintenir en vie ? Notre ego en prend un coup, mais pas le temps de s'attarder. L'enseignement serait plutôt du côté de la hiérarchie ? Oui, elle existe dans la nature, mais elle n'est pas pyramidale, elle fonctionne par emboîtements et dans un vaste réseau d'interdépendances vertueuses. OK... On note qu'on doit méditer cette question.

Samuel enchaîne et nous rappelle que « tout est juste » dans la nature, et que le problème peut parfois être la solution. Le lion,

LEXIQUE

Tiers-lieu

Le concept a été défini par le sociologue américain spécialisé dans les questions urbaines Ray Oldenburg dans le livre *The Great Good Place*. Il s'agit d'espaces ouverts que les individus peuvent s'approprier pour se rencontrer, se réunir et échanger de façon informelle. Ce n'est ni un lieu personnel (domicile), ni un bâtiment ou un bureau loué mais un « lieu tiers ». Il n'en existe pas de modèle type. Il peut s'agir d'un espace de coworking, d'un « repair café », d'une AMAP... Les tiers-lieux sont des lieux de collaboration, d'apprentissage, de médiation, de développement d'activités, qui ont vocation à être des espaces « socles », soutenant le développement de l'activité économique, sociale et locale.



Les Oasis

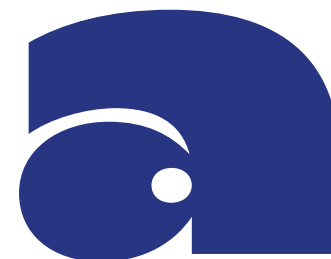
Des lieux de vie créés dans le cadre du mouvement des Colibris lancé par Pierre Rabhi et Cyril Dion. Tous indépendants, Ces lieux prennent diverses formes : écohabitat participatif, écoquartier, écohameau, commune en transition, tiers-lieu tourné vers l'écologie... Ils ont été conçus autour de 5 intentions : écoconstruction et mutualisation d'espaces et de services entre les habitants ou usagers, gouvernance participative à l'écoute de chacun, ouverture sur l'extérieur, souveraineté alimentaire tournée vers l'agroécologie. Il en existe plus de 700 en France.

À voir sur : colibris-lemouvement.org



© Anita Austvika

par exemple, est problématique pour la gazelle. Mais le lion en soi est-il un problème dans l'écosystème ? Pas du tout, il a sa place, comme les autres. Samuel nous invite alors à réfléchir aux lions que l'on rencontre, notre manager, nos collègues ou un proche, qui sont pour nous des problèmes. De quoi peuvent-ils être la solution ? Des sourcils se froncent, on laisse passer un petit silence avant de conclure la matinée. Force est de constater que tout est une question de point de vue... et que d'en changer peut nous permettre de vivre plus sereinement les conflits humains, lesquels font toujours avancer.



u menu pour le déjeuner : des légumes du potager, bien sûr. Puis vient l'heure de la visite. Le verger maraîcher d'abord. Il est organisé en terrasses pour récupérer l'eau de pluie dans des baissières, ces

tranchées tracées aux pieds des arbustes et buissons. Une fois recouvertes de plantes basses, de buissons, d'herbes et d'orties, elles deviennent le foyer de nombreux animaux : hérissons, souris, oiseaux, grenouilles..., qui interagissent à leur tour avec les plantes, les protégeant de certaines maladies.

Direction le mandala de plantes médicinales et ses buttes qui dessinent de très jolies courbes. Dans des odeurs de menthe et de thym, comme des gosses, on découvre pour chaque plante une étiquette avec son nom latin et ses vertus. Plus loin, Samuel nous présente le chêne, vieux de trois siècles, penché sur une mare artificielle. « Tous les matins, des faons viennent boire là et, à certaines heures de la journée, les abeilles font des allées et venues entre la mare et les ruches installées plus haut sur la colline. » Nous découvrons l'histoire de l'acacia qui, par son système racinaire, se clone dix mètres plus loin, sur la prairie, permettant à la forêt de s'étendre. De quoi s'interroger de nouveau sur le concept d'individu...

Le lendemain matin, la journée s'annonce ensoleillée. Nous nous installons dehors. Debout, en cercle, nous nous lançons une balle imaginaire pour partager ce que nous avons retenu de la veille. Lorsque vient mon tour, je rappelle une définition qui m'a marquée : « Le vivant, ce n'est pas la stabilité, c'est l'équilibre. La stabilité..., c'est la mort. » Une autre participante fait part de sa stupeur d'avoir réalisé que, dans la nature, le tout est différent de la somme des parties, que 1 plus 1 est très souvent égal à 3... ou à 0. Un autre se souvient que la permaculture est une démarche itérative : on fait à partir de ce qu'on a, on regarde ce que ça donne, on étudie les phénomènes, on accueille les feedbacks, on recommence avec, toujours, un but, une intention... et puis on fait en fonction.

L'après-midi est consacrée aux intelligences multiples – émotionnelle, relationnelle, créative... – et collectives. Vaste programme ! Nous découvrons que la permaculture peut être aussi un outil pour « designer sa vie ». Nous dessinons des cartes mentales, nous passons en revue quelques outils permettant d'apprendre à « mieux se connaître ». Samuel souligne à quel point il est primordial de distinguer ce que

La permaculture se propose d'être un art de vivre

nous sommes de ce que nous faisons. Une distinction qui nous permet de mieux accueillir la critique et de faciliter la collaboration. Nous le voyons bien, rappelle-t-il, lorsque des fondateurs d'entreprises ont trop de poids dans les processus de décisions... Ils n'ont plus assez de recul pour vivifier ce qu'ils ont créé. Et nous voilà les deux pieds dans la terre, en plein milieu d'un îlot de communication non violente. Distinguer les faits des jugements, les besoins réels de nos projections... La permaculture se propose d'être un art de vivre, nous permettant d'être notre meilleur compagnon.

Dimanche soir, 19 heures. Je suis là et pas ailleurs. C'est le moment du bilan. Un dernier conseil avant de partir ? Et si, au lieu de lister des bonnes résolutions qu'on ne tiendra pas, on utilisait un autre modèle ? En permaculture, on cultive généralement en cercle, en partant du centre, c'est-à-dire de la maison. Nous traçons donc quelques cercles concentriques au tableau. Dans celui du centre, la zone 1, on note ce qui nous a le plus occupés cette année. Dans le second, ce qui est venu après. Et ainsi de suite jusqu'au cinquième cercle. Dans ce dernier, on note tout ce qu'on aurait aimé faire mais qu'on a laissé de côté. À nous de comprendre pourquoi et d'arbitrer. Est-ce que je dois déplacer certains éléments d'une zone à l'autre pour l'année qui vient ? En permaculture, on ne peut pas tout déplacer, certainement pas tout d'un coup, et tout ne tient pas dans le premier cercle non plus... C'est alors qu'on réalise que le rythme lent du non-humain nous a vraiment appris quelque chose. Pour cultiver notre jardin, nous n'avons pas besoin d'impatience nerveuse, de jugements sévères, ni d'injonctions paradoxales.



À LIRE

Permaculture humaine. Des clés pour vivre la Transition
Bernard Alonso, Cécile Guiochon, Éditions Écosociété, 2016

À VISITER

oasisdeserendip.net

LES OUTILS DU PERMACULTEUR

La méthode de design OBREDIM :
Observation, Bordures, Ressources, Évaluation, Design, Implantation, Maintenance.

La stratégie de gestion des produits « 6 R » :
Refuser, réduire, réutiliser, recycler, réparer, récupérer.

« un outil pour la transition »



© Bruno Comby

Interview

Samuel Bonvoisin

Cofondateur de L'Oasis de Serendip, dans la Drôme, l'ingénieur agronome Samuel Bonvoisin initie des associations et des entreprises à la permaculture de la relation humaine. Explications.

Pourquoi la permaculture peut-elle s'appliquer à tous les domaines de la vie ?

SAMUEL BONVOISIN La permaculture a émergé dans les années 1970 dans un contexte de remise en cause de notre vision mécaniste du monde. Cela a conduit à se questionner sur ce qui fait qu'un système peut durer ou non. Ces questions-là, tout le monde se les posait, et pas seulement les agronomes. Or la permaculture questionne sans cesse le « chemin » : comment parvenir au résultat souhaité ? Beaucoup de gens se questionnant sur les systèmes humains arrivent naturellement à ces interrogations, des gens qui travaillent en entreprise, notamment. Aujourd'hui, le vivant constitue un point de rencontre dans de nombreux domaines.

La permaculture n'était pas enseignée quand vous étiez étudiant en agronomie. Pensez-vous qu'elle aura bientôt sa place dans les écoles d'ingénieurs mais aussi dans les filières du commerce, de la communication et du management ?

SB Les lignes ont bougé. Les sujets abordés par la permaculture, tels que la durabilité, sont forcément traités dans les écoles d'ingénieurs aujourd'hui. Toutefois, pour ce qui est d'imaginer des systèmes inspirés du vivant, c'est encore le néant. Mais c'est plus par ignorance qu'autre chose : on pense généralement que la permaculture, c'est juste du jardinage sur de petites buttes de terre. Par ailleurs, il ne faut pas sous-estimer l'étape de sidération dans laquelle se trouvent nos sociétés : tant qu'on ne sera pas traversés par le sentiment qu'on ne peut plus continuer comme ça, on ne pourra pas avancer.

Vous êtes engagé au sein d'un certain nombre d'associations pour enseigner la permaculture. C'est quoi, votre moteur ?

SB J'ai pris du recul par rapport au prosélytisme dans mes actions. Après avoir fréquenté de nombreux milieux militants, j'ai fini par préférer être « pour » que « contre ». Je choisis donc mes engagements en fonction de cette orientation.

Vous avez cofondé le bureau d'études PermaLab, qui propose des formations et du conseil. Qui sont vos clients ?

SB Au début, les gens venaient dans une démarche de transition personnelle : ils voulaient quitter la ville, recréer une connexion avec la nature. Chez PermaLab, on veille surtout à amener la permaculture plus grands que le potager individuel, donc nos clients sont plutôt des collectifs, des associations et des entreprises. Il y est souvent question de gouvernance partagée, une notion très présente dans la permaculture.

Quand on vous demande si votre « oasis » fonctionne, vous préférez répondre « non ». Pourquoi cette réponse ?

SB C'est d'abord une provocation ! Mon intention est de susciter une question : quels sont les critères pour décider que ça marche ou pas ? On est imbibés de systèmes d'évaluation complètement dépassés. Par exemple, quand on compare l'agriculture industrielle à la permaculture..., si on prend en compte tous les aspects que cela recoupe, le bilan catastrophique de l'agriculture industrielle, entre autres, il est absurde d'affirmer que cette dernière « marche », juste parce qu'elle permet de produire à court terme. Répondre que notre oasis ne fonctionne pas, c'est une manière de renvoyer mon interlocuteur à son système de croyance et de dire qu'aujourd'hui un système agricole permettant de continuer de se nourrir et de vivre ensemble à grande échelle, ça n'existe pas. Il faut donc l'inventer.

La crise du climat questionne la place de l'Homme en profondeur. La permaculture peut-elle nous aider à la redéfinir ?

SB J'ai été touché par les découvertes récentes de la sociobiologie. C'est la plus grosse révolution mentale que j'aie traversée depuis que je suis adulte : aujourd'hui, je sais, que l'Homme est le produit d'une immense mécanique de coopération. Si des sociétés ont pu exister et se pérenniser, c'est avant tout en maintenant un équilibre entre des logiques de domination, certes, mais également d'énormes logiques de coopération. Nous avons une étrange manière de raconter notre Histoire. On retient surtout les événements dramatiques, les conflits, les guerres... Sans nier notre part de prédateur, il faut rééquilibrer ce récit.

PARCOURS DE SAMUEL BONVOISIN

Ingénieur agronome de formation, père de quatre enfants, il a cofondé avec son épouse Jessica L'Oasis de Serendip. Ici, on expérimente grâce à la permaculture de nouveaux moyens de vivre ensemble. Selon lui, la permaculture ne s'attache pas seulement à travailler la terre, elle permet aussi de cultiver les relations humaines.



© Maarten van den Heuvel

« On ne brusque pas le vivant, »

Par

Sarah Sabsibo

ON
TRAVAILLE
AVEC LUI »

Par

Emmanuel Delannoy

Photographie
Sian Cooperh

La permaculture transposée à l'économie? Cela donne la «permaéconomie» théorisée par Emmanuel Delannoy pour offrir un cadre de référence solide aux *business model* de demain : moins prévisibles et plus généreux. Entretien.



La sphère économique commence à réaliser qu'il est difficile de ne pas tenir compte des écosystèmes du vivant. Assistez-vous à un tournant ?

EMMANUEL DELANNOY Sans doute. Plus personne ne peut nier la réalité des dégradations écologiques et le risque concret que la crise climatique fait peser sur nos économies. Mais si le déni tend à disparaître, le risque d'une réaction techniciste demeure. On le voit sur une question comme celle de la pollinisation. Certains envisagent sérieusement – et lèvent des fonds pour cela – de créer des robots censés polliniser les fleurs dans des serres. Or, la solution la plus simple, la plus immédiate, ne demande pas un tel déploiement de moyens. Il suffit d'arrêter les pesticides et de replanter des haies pour créer des habitats naturels pour les pollinisateurs.

Mais ce type de démarche remet profondément en cause une certaine vision du progrès ?

ED Oui, et la pensée que l'humanité peut se développer en alliance avec la nature reste taxée d'irréaliste. Pourtant, on ne peut que constater : face aux enjeux climatiques, les solutions les plus efficaces et durables ne reposent généralement pas sur des solutions techniques complexes et coûteuses, mais sur des structures végétales. Pour lutter contre le réchauffement en ville, par exemple, le plus efficace est de mettre des arbres partout et de végétaliser les espaces. Pour lutter contre l'érosion des sols, c'est de couvrir les sols. Pour améliorer la qualité des eaux, c'est de restaurer les zones humides. On a plein de solutions comme celles-là, qui ne sont pas de la haute technologie mais juste une sorte d'ingénierie écologique qui recrée des structures vivantes.

Est-ce que le vivant a aussi des choses à nous enseigner sur nos organisations ?

ED La grande caractéristique du vivant est d'être extrêmement plastique, adaptable et réversible. Le vivant passe son temps à se reconfigurer et à se reconstruire. Il passe littéralement son temps à élargir le champ des possibles. Il est foisonnant, ne s'interdit rien, favorise la diversité. Adaptabilité, réversibilité, diversité..., tous ces principes peuvent inspirer nos stratégies d'entreprise. Il faut juste accepter d'aller à l'encontre des processus normés et standardisés qui ont été tellement valorisés.

Data, intelligence artificielle, algorithmie..., les nouvelles technologies nous promettent qu'on pourra bientôt tout prévoir. Ce n'est pas la solution ?

ED On ne peut pas tout prévoir tout simplement parce que le vivant est imprévisible par nature. Or le problème est surtout culturel : on ne supporte plus le moindre risque, la moindre incertitude. Mais en se privant de l'un et l'autre, on se prive d'opportunités et des heureuses surprises que créent nos capacités d'adaptation. Perdre le contrôle pour favoriser l'émergence d'heureuses surprises, c'est exactement ce qu'on cherche à faire en permaculture. On apprend à apprendre en permanence de l'écosystème, à se mettre à l'écoute active des signaux qu'il nous renvoie. Il faut accepter ce feedback permanent. Imposer son cadre de pensée à la réalité ne marche pas, on va forcément à la rupture. S'enfermer dans un modèle est dangereux. Quand on comprend que ce modèle est en permanence mouvant, on adopte une attitude de surfeur. Cela suppose un autre rapport au temps et à la plasticité évolutive.

Il faut que les entreprises acceptent leur dépendance à tout un écosystème ?

ED C'est une démarche d'humilité. Si on veut créer de la valeur durablement, il faut accepter qu'on ne puisse pas tout maîtriser tout seul. Nous devons comprendre qu'on ne prospère pas sur un territoire qui dépérit.

La permaéconomie resserre les liens entre l'entreprise, le client et la société ?

ED En permaculture, on part du principe qu'avant toute chose il faut obtenir une récolte. Donc, on ne fait pas un modèle économique qui ne soit pas rentable. Mais cette rentabilité ne se conçoit pas sans les principes de durabilité du capital social et naturel. Concrètement, la permaculture repose sur trois piliers : prendre soin de la terre, prendre soin de l'humain et partager équitablement. Toute innovation doit s'intégrer dans ce cadre éthique. Elle ne doit pas créer des systèmes qui induisent de la dépendance ou des distorsions de pouvoir trop importantes. À partir du moment où l'on inverse les moyens et les fins et que l'on commence à être asservis par l'outil, on n'est plus dans la permaculture.

Vous conseillez aux entreprises de miser sur l'exaptation. Qu'est-ce que cela signifie ?

ED C'est un principe d'agilité qui suppose que nous ayons accepté l'une des leçons du vivant, à savoir, non seulement rien n'est parfait, mais, en plus, c'est dans les imperfections que résident les potentialités d'adaptation et d'évolution. L'innovation vise à obtenir des technologies parfaites. Avec la permaculture, on comprend que la perfection est surtout une vulnérabilité. Si vous êtes parfaitement adapté à des conditions données, quand les conditions changent, ne serait-ce qu'un tout petit peu, vous n'êtes plus adapté et vous êtes en situation de fragilité. L'exaptation est finalement cette agilité du vivant de bricoler avec des structures, des formes, des organes qui préexistaient, et de les orienter, de les reprendre pour de nouveaux usages ou de nouvelles fonctions. Il y a un côté MacGyver dans l'exaptation. On a d'énormes contraintes qui nous attendent, d'énormes défis à relever, on n'a pas le temps de tout réinventer. On n'est pas dans un monde idéal, alors acceptons-le et regardons ce qui dans notre monde aujourd'hui peut nous servir à aborder cette transition de la manière la plus agile possible.

La permaéconomie nécessite d'adopter un regard systémique inspiré de la biodiversité. On parle de « design systémique ». Qu'est-ce que c'est ?

ED Cela consiste à composer avec la complexité. C'est une aptitude humaine naturelle qu'il faut redévelopper. Il nous faut une pédagogie de la complexité. Et, surtout, il faut y associer quelque chose de positif. Sans complexité, il n'y a pas de vie. La complexité est liée à l'émergence et aux possibles. C'est complexe, donc ça ouvre plein de possibles, c'est complexe, donc on peut faire plein de choses.

Aujourd'hui, on est fascinés par la technologie, ce qui n'a pas toujours de sens.

À la lecture de vos travaux, on a le sentiment que le sort de l'humanité repose sur notre capacité d'émerveillement. Vraiment ?

ED Oui (rires). Aujourd'hui, on est fascinés par la technologie, ce qui n'a pas toujours de sens. On en vient à considérer les choses vivantes comme des choses sans intérêt, voire dérangeantes. Si on veut inventer un nouveau rapport au vivant, si on veut mettre en place un nouveau partage équitable avec le vivant, ça passe par un nouveau regard. Et ce nouveau regard passe par de l'émerveillement. Avec la crise du climat, on assiste à une sorte de mouvement de panique. Or, si nous voulons vraiment nous inscrire dans les cycles du vivant, il nous faudra accepter d'agir avec le temps long. On ne brusque pas le vivant, on doit travailler avec lui, avec ses rythmes, et donc accompagner ses mouvements. Le vivant va nous aider, si on l'aide à nous aider.



PARCOURS D'EMMANUEL DELANNOY

Auteur, conférencier et entrepreneur, il a contribué à la construction de l'Agence française de la biodiversité et a également été chargé par le gouvernement d'une mission sur les emplois de la biodiversité. Il a fondé l'institut INSPIRE et cofondé le cabinet de conseil Pikaia.



À LIRE

Emmanuel Delannoy, *Permaéconomie*, Éditions Wildproject, 2016

À CONSULTER

permaeconomie.fr

Podcast #33 sur activer-economie-circulaire.com

Vidéo Emmanuel Delannoy - La permaécologie, sur Dailymotion